



Le goût des fraises sauvages

Le sens de la marche.

Les raisons de la protection de la biodiversité.

Ébauche de réappropriations individuelle et sociale du milieu naturel.

Brochure n° 4, juin 1993. Brochure cadeau.

Préambule

Sans entreprendre la critique de la formation et de l'information, *a priori* indispensable à toute réflexion, je souhaite exposer les éléments constitutifs de la démarche cognitive qui en est la résultante.

Si on définit l'objectivité comme l'attitude de l'observateur indépendant des intérêts humains et sans influence sur l'objet de ses observations, je considère la prétention à l'objectivité scientifique comme à la fois nuisible et impossible.

Impossible, car les physiciens savent depuis plus de cinquante ans que l'intervention d'un observateur modifie les conditions de l'expérience et plus encore dans le domaine des sciences dites humaines.

Nuisible, car cette prétendue objectivité place l'observateur dans la position du prêtre de la déesse Science, qui impose ses lois et ses techniques au travers d'un langage codifié accessible aux initiés, au mépris de l'intérêt qu'elle présente pour l'espèce humaine. Cette coupure de la science et des scientifiques d'avec les hommes et les femmes réels conduit les scientifiques à une mise en spectacle des résultats de la technique et de la science et en induit la consommation passive chez les êtres humains.

C'est pourquoi l'ensemble des connaissances produites par les hommes et les femmes me paraissent devoir être appropriées, individuellement et collectivement, dans un aller-retour entre l'acquisition théorique et l'acquisition pratique pour soi et pour les autres.

Ainsi, une démarche volontaire objective quant aux objets de la science, mais subjective quant à son usage, constitue mon choix d'une *démarche active*. Ce qui, entendons-nous bien, ne signifie pas que je sois insensible à la beauté d'un raisonnement, à la joie de la découverte ou à l'émerveillement des manifestations du vivant. Cependant, il me semble que l'information n'est réellement information que lorsqu'elle prépare à l'action. La science est aujourd'hui – en 1993 –, en miettes, comme toutes les activités soumises à la loi du profit capitaliste et marchand et aux manipulations politiques.

Les effets dérisoires de la *transdisciplinarité* rejoignent les tentatives d'enrichissement du travail humain dans les usines et ne permettront pas, par eux-mêmes, de transformer les handicapés de la spécialisation en savants ou en artisans. Si la transdisciplinarité est dans la tête du chercheur, ce dernier ne peut que s'affranchir de toutes les limites imposées par la spécialisation et remettre en question les conditions de la formation et de la recherche scientifique actuelle.

Ainsi, je récusé, par exemple, les scissions établies entre préhistoire et histoire, éthologie et ethnologie, écologie et économie, botanique et herboristerie. Mon attitude vis-à-vis des connaissances techniques et scientifiques consiste à les resituer dans un contexte beaucoup plus large que celui dans lequel elles prétendent exister, et à rapprocher différents éléments

de connaissance d'origine les plus diverses. Je privilégie et préconise *une approche globale* de la connaissance.

Après les silences sur le nuage de Tchernobyl, la complaisance envers les révisionnistes de l'Holocauste, la gestion financière criminelle de la transfusion sanguine, des désastres écologiques comme celui de Bhopal justifiés comme accidents du progrès, l'appui inconditionnel aux aménageurs du territoire et la constante demande de crédits aux États et aux entreprises pour subventionner leurs recherches, j'estime n'avoir plus aucune raison de faire confiance aux « vérités scientifiques » des officiels de la science. Pourtant j'utilise les matériaux de la science : faits, concepts, démarches, procédures, techniques ; mais, dans cette utilisation, je ne perds pas de vue les conditions de fabrication de la science et des scientifiques, qui ne permettent plus aujourd'hui, comme hier, de se fier à ces résultats et surtout à ces interprétations et justifications de l'ordre établi. Comme tout salarié – le fait d'être choisi par ses pairs ne change rien à la situation –, le scientifique ne choisit pas toujours les buts, les moyens et le temps de sa recherche. Il n'agit pas, il est agi par les maîtres pour lesquels il travaille. Il lui devient par conséquent difficile d'être et de rester libre : le salariat est incompatible avec une information libre.

Seule une attitude critique vis-à-vis des résultats et une réappropriation véritablement humaine remettant en question, dans la même foulée, les résultats parcellaires de la science et des techniques et les rapports sociaux qui ont permis leurs élaborations présente une certaine conséquence avec la réalité. Cette démarche de connaissance active, globale et critique doit être reliée à une volonté conséquente et transparente d'agir avec les autres. C'est pourquoi il devient utile d'insister sur les deux autres conditions pratiques de l'action : *le refus de tout système de représentation*, religieux, politique ou syndical ; *le refus du salariat* comme moyen et fin de l'action.

Précisons que je ne refuse pas la représentation « théâtrale » quand son objectif est (en dehors de la fonction de divertissement) de permettre aux hommes et aux femmes de s'approprier leur culture. De même, je juge utile et nécessaire la phase de représentation-identification assurant le passage de l'adolescence à l'âge adulte dans la mesure où cette période n'est qu'une étape transitoire. Par ailleurs, le refus du salariat comme objectif ne peut être réalisé que de manière progressive en visant l'autonomisation individuelle et collective. L'autonomisation individuelle me paraît être la condition de base de la transformation des rapports sociaux et du rapport de domination-exploitation de la nature. Il est impossible d'exiger que les êtres humains soient responsables de leurs actes s'ils ne sont pas devenus pleinement libres. Leur responsabilité réside dans le fait pour la majorité d'avoir accepté de se démettre de la parcelle d'un pouvoir individuel au profit de ceux qui sont responsables d'avoir accepté de se l'approprier.

Du point de vue de la connaissance du réel, je ne connais d'existence qu'à l'*individu* et à l'*espèce humaine* ; l'espèce humaine, considérée comme communauté vivante et solidaire, présente, passée et future. Les différentes cultures humaines, prises du point de vue de la langue, de la religion, des coutumes ou de la nationalité, ne me paraissent être que des formes transitoires et aléatoires de l'existence humaine. Ces différentes représentations sont utiles pour assurer la formation de l'identité de l'individu dans la mesure où elles sont transgressées ; elles sont nuisibles si elles en constituent le fondement.



Pour tous ceux qui sont intéressés, je tiens à leur disposition mes références leur permettant de vérifier mes sources d'informations. Je voudrais enfin dire mon intention d'exposer mon opinion, ma manière de penser, l'état actuel de ma réflexion sur certains sujets sans prétendre ni contraindre ni convaincre.

Ce que je souhaite, c'est faire passer mon désir de favoriser la rencontre en vue de l'auto-organisation des individus, ma volonté de promouvoir l'association des idées, des hommes et des femmes en relation étroite avec le respect le plus grand de toutes les manifestations du vivant : *être et rester vivant*.

Il se peut qu'involontairement je blesse certains ou certaines par l'utilisation de formules à l'emporte-pièce, de jugements trop catégoriques. Il faut attribuer à la maladresse dans l'écriture, à l'insuffisance dans la formulation, à la trahison des formules faciles ce qu'il reste d'inachevé dans l'exposé qui va suivre.

LA CRISE ECOLOGIQUE

Que faut-il entendre par « crise écologique » ?

Plusieurs niveaux d'interprétations sont nécessaires pour répondre à la question.

Au niveau du constat, deux phénomènes *apparents* se dégagent :

— d'une part, *la rupture d'équilibre* entre les capacités de destruction et les capacités de régénération du milieu naturel ;

— d'autre part, *la tension* entre l'expansion démographique de l'espèce humaine et la diminution des ressources disponibles.

Au niveau de la représentation, la crise écologique est marquée par *la difficulté* des écologistes « scientifiques » et « politiques » à faire entendre raison :

— aux *populations humaines* dépossédées de tout pouvoir sur leur vie et angoissées par les menaces d'une paupérisation généralisée ;

— aux *dirigeants économiques et politiques* incapables d'imaginer une autre structure et une autre logique que celles qui leur ont permis d'accéder au pouvoir.

Au niveau stratégique, la crise écologique met en évidence *l'incapacité* des écologistes politiques à affronter *simultanément* les deux aspects, social et écologique, d'une même crise globale. Incapacité qui se traduit par une perspective unique, avec des scénarios différents de la gestion étatique des affrontements sociaux et géopolitiques, présents et futurs.

LA RELATION HOMME-NATURE

1. Pour comprendre la crise écologique actuelle avec ces trois niveaux d'interprétation, il est nécessaire de faire un retour en arrière, à l'origine de la modification de la relation de l'homme avec la nature. Retour en arrière suffisant pour ne pas occulter les conditions de la naissance à la fois illégitime et volontaire, dans la violence et par la ruse, de l'institution étatique. Effort nécessaire pour contrecarrer l'intérêt actuel des étatistes, des décideurs politiques et de leurs complices, mais aussi celui des salariés impliqués dans la dernière forme de la subordination volontaire et qui se refusent à envisager l'existence actuelle ou historique des sociétés humaines sans État et qui s'accrochent à une prétendue « nature humaine » immuable qui aurait toujours connu la hiérarchie institutionnelle et permanente. Pourtant comment se faire une idée correcte de la biologie du champignon ou de la cigale en examinant leurs formes actuelles et apparentes ?

2. Avant leur sédentarisation, les hommes ont acquis l'usage de la parole, du feu, des outils et ont entamé une représentation imagée d'eux-mêmes et de leurs milieux, prélude à l'invention de l'écriture. Ils vivent en groupes nomades, limitant à la fois leurs réserves et leur progéniture. À l'intérieur du groupe communautaire, le principe antihierarchique est rigoureusement observé et toute tentative individuelle de prise de pouvoir est écartée par l'exclusion de l'individu considéré comme asocial. Car l'égalité

entre les membres dans les sociétés primitives est, encore aujourd'hui, le critère même de leur humanité et la condition indispensable à l'indivision du groupe.

La tribu prélève sur le milieu naturel par la cueillette, la chasse ou la pêche, les ressources dont elle a besoin pour vivre en association avec lui.

3. La sédentarisation de certains groupes humains, il y a 12 000 ans au Moyen-Orient est attestée par les découvertes archéologiques. Aucune explication – changement du climat, raréfaction du gibier ou isolement géographique – ne permet de justifier pleinement ce choix. Avec les premiers villages, le loup est domestiqué, devenant un auxiliaire du chasseur primitif, et les graminées sont mises en culture, probablement par les femmes. Cette organisation nouvelle de la relation de l'homme avec la nature va se poursuivre pendant 4 000 ans, constituant la phase de prédomestication de l'espèce humaine. Prédomestication douce qui permet, grâce à la productivité accrue de l'activité humaine et la stabilité de l'installation, une augmentation simultanée des réserves alimentaires et des populations humaines.

4. Ce double phénomène – accroissement des réserves alimentaires et progression démographique – provoque l'apparition de nouveaux comportements humains :

— pour assurer la continuité de la production alimentaire, les groupes humains tendent à s'approprier une partie du territoire pour en conserver l'usage et pour protéger le produit de leur activité ;

— avec l'augmentation des populations et malgré l'expansion démographique, les groupes sédentaires doivent protéger passivement et activement leurs territoires et leurs produits contre les « prélèvements » des groupes nomades ;

— les parcelles de territoires appropriés sont la base contributive de la division du groupe tribal. L'apparition de la famille génère une économie domestique qui rentre en contradiction avec les objectifs de l'économie tribale naturelle.

La justification de ces nouveaux comportements, les différentes manières de résoudre les questions de production et de reproduction humaines sont à la base des usages et des interdits constitutifs de cultures différenciées.

Dès lors, les conflits entre groupes nomades et groupes sédentaires s'intensifient ou se transforment par l'échange ritualisé. Ainsi les pygmées, chasseurs, pêcheurs, cueilleurs actuels, échangent contre les produits des groupes sédentaires les prélèvements qu'ils opèrent dans le milieu forestier.

5. Avec la domestication des moutons et des chèvres il y a 8 000 ans, une nouvelle étape dans la transformation de la relation homme-nature est franchie. Elle s'accompagne de la production par l'agriculture, quand l'élevage est sédentaire, des plantes fourragères pour les animaux. Plus tard, certains groupes nomades, actuellement fortement menacés de disparition, deviendront des éleveurs pastoraux.

En 3 000 ans, les hommes vont entreprendre la domestication des animaux sociaux importants, après les chèvres et les moutons, les bœufs et les cochons puis le cheval, l'âne et le chameau. Pour bien saisir l'importance de cette nouvelle étape, il devient indispensable de définir par ses buts, ses moyens et ses conséquences, la domestication des animaux.

La domestication est un processus visant au contrôle d'une population d'animaux sociaux par l'isolement de son milieu social et naturel. Ce processus consiste à éliminer la sélection naturelle en créant des conditions de vie artificielles. Les hommes protègent les animaux contre leurs prédateurs et leur fournissent nourriture et soins. La domestication se poursuit par l'application d'une *sélection artificielle* basée sur des caractères structuraux ou comportementaux en vue d'en tirer un *avantage économique*.

Elle a pour conséquence l'*incapacité* des animaux ainsi domestiqués, dans la majorité des cas, de retourner à l'état sauvage. Les modifications engendrées peuvent être comportementales, fonctionnelles, anatomiques ou chromosomiques.



La définition de la domestication des animaux s'applique à la domestication des plantes – autrement dit l'agriculture –, à l'exclusion de son caractère social et comportemental et compte tenu du fait que la reproduction des plantes n'est pas seulement sexuée.

6. Avec la domestication des animaux et des plantes, les sociétés humaines modifient à leur profit les espèces animales et végétales et entament une *coévolution* qui change « l'ordre du monde ». La curiosité et l'ingéniosité de l'animal humain sont à l'origine de ce pas décisif dans la relation de l'homme à la nature : le passage de l'association à la domination, de l'indivision à la séparation.

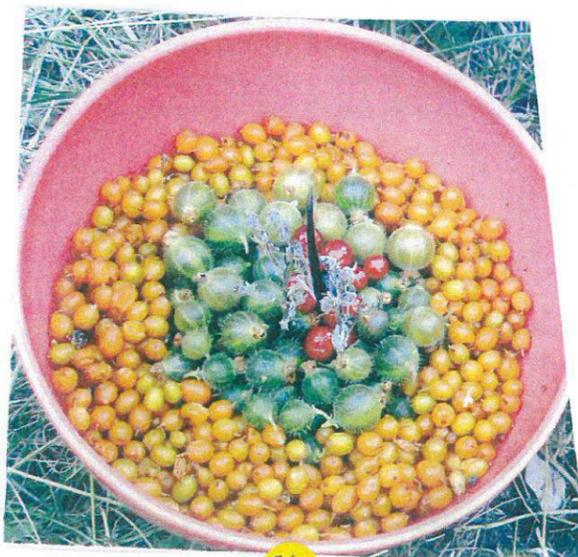
Ce changement ne peut être que l'objet de la part des hommes primitifs d'une forte culpabilité vis-à-vis des ancêtres.

Pour décharger une culpabilité si pesante, les ancêtres ont été investis des découvertes et des inventions comme s'ils en avaient été les inventeurs. C'est ainsi que procèdent encore aujourd'hui, les sociétés primitives pour incorporer l'usage de nouvelles techniques ou de nouveaux outils.

Ce processus psycho-social de déplacement de la culpabilité et de reconnaissance de la dette est sans doute le fondement du culte des ancêtres et l'origine de l'attitude religieuse.

7. Insistons un instant sur cette technique de déculpabilisation individuelle et sociale. L'individu (et le groupe) projette sur des êtres extérieurs et bien antérieurs à lui, la responsabilité de l'altération sociale et naturelle dont il est actuellement coupable. De cette manière il exprime sa reconnaissance envers les ancêtres et décharge sa culpabilité actuelle. En retour, il lui reste à s'identifier à la représentation à laquelle il vient de donner naissance pour être rétabli dans son intégrité apparente. Ce mécanisme d'*identification-représentation* est, encore aujourd'hui, à l'œuvre dans l'ensemble des sociétés humaines. Par ce procédé ingénieux mais pervers, l'individu (et le groupe) perd la maîtrise de son activité actuelle, la mémoire du changement et même l'idée d'une transformation possible dans le futur.

8. Les sociétés sans État ont acquis, à l'approche des premières sédentarisation, un goût immodéré pour la guerre. Guerre « machiste » dans laquelle les hommes qui s'y livrent mettent en jeu leur vie, dans le but de reconnaître, par la négation mortelle (racisme intégral) d'hommes qui leur ressemblent, leurs presque-semblables.



9. L'ensemble de ces phénomènes – domestication, mécanisme d'identification-représentation – sont nécessaires pour entrevoir les raisons de la naissance monstrueuse de l'État dans les sociétés sans État. Ce qui était absolument *inimaginable* pour les sociétés indivisées – la mise en place d'un pouvoir séparé détruisant l'unité du groupe et l'égalité-solidarité des individus – a eu lieu il y a environ 5 000 ans.

Par quelle ruse et avec quelle violence un individu est-il parvenu à faire admettre et accepter l'inconcevable pouvoir totalitaire d'une hiérarchie institutionnelle et permanente ?

Nous avons vu comment par le mécanisme d'*identification-représentation*, les groupes humains se sont autodépossédés de tout pouvoir *conscient* de transformation de leur vie et de leur milieu mais aussi du futur par la dépossession permanente de leur passé. Seul les asociaux osant braver les interdits et assumer leur responsabilité du changement en prenant en charge la culpabilité en lieu et place des ancêtres étaient susceptibles de faire évoluer une société bloquée.

Les rois, encore aujourd'hui, occupent la place réservée aux ancêtres, ils en sont l'expression vivante mais aussi les représentants. Par un renversement prodigieux, celui qui jusqu'alors avait été exclu ou tué devient le maître absolu, le défenseur-protecteur des communautés humaines défaites qui se placent volontairement sous sa dictature ; il est celui qui assure la continuité entre le passé et l'avenir.

10. Avec les rois, la guerre change de nature, si l'aspect identitaire persiste, il est mis au service de l'esprit de conquête des territoires pour s'en approprier les biens et réduire les gens en esclavage. Par cette violence contre l'espèce et les sociétés humaines prend naissance l'histoire des historiens, autrement dit l'histoire du pouvoir séparé. Car, à la même époque, l'usage du comptage des animaux domestiques permet l'invention simultanée des mathématiques et de l'écriture, instruments nécessaires à la gestion écologique et totalitaire de l'eau, et par conséquent les premières archives.

Porteur de cette dette des ancêtres, réconciliateur apparent des contradictions familiales et tribales, protecteur de « son » peuple, augmentant grâce à la guerre de conquêtes la puissance de « sa » communauté, le pouvoir séparé exerce sur les hommes et les femmes une fascination active ou passive toujours actuelle. La femme mariée, le serviteur, le soldat, le disciple, le militant ne peuvent exister que si chacun d'eux a l'impression de participer, *de manière imaginaire*, au pouvoir du maître auquel il s'identifie, ultime recours contre la *dépossession réelle* de la parcelle de pouvoir individuel dont il était le dépositaire.

Le modèle de la domestication animale, dans ses buts, ses méthodes et ses conséquences, s'applique à une partie très importante de l'espèce humaine pour la réduire en esclavage. L'esclavage étant la forme contrainte de la domestication humaine, la servitude, la forme volontaire. Esclavage et servitude ne dérivent pas l'une de l'autre mais se développent en même temps et se renforcent mutuellement. Esclavage pour les prisonniers de guerre étrangers et servitude pour « les sujets » autochtones.

11. De cette façon se trouvent intimement liées les trois formes conflictuelles du développement des sociétés humaines entrant dans l'histoire des historiens, après la désagrégation des communautés humaines indivisées :

— *conflit de l'homme sur la nature*, traduit par la domestication des animaux et des plantes, modèles des deux autres formes de domination ;

— *conflit horizontal et territorial (géopolitique) des hommes entre eux* sur la base d'une identification-représentation des individus et des groupes permettant une justification identitaire aux massacres des presque-semblables ou à leur domination-exploitation ;

— *conflit vertical, hiérarchique et social* autorisé par le mécanisme identification-représentation au chef, fondé sur une originelle escroquerie militaro-religieuse, puis économique-politique.

Les trois types de conflits ont évolué, les classes dirigeantes ont changé de nature et d'objectifs, les conflits territoriaux se sont enrichis de motifs nationalistes ou intégristes, les limites de la domestication animale ou végétale avec les implantations génétiques ont été repoussées, mais les hommes et les femmes réels n'ont pas encore pris en main leur vie.

Les esclaves, les serfs et les salariés sont dépossédés de toute responsabilité sur leur vie et participent à une histoire qui est de moins en moins celle des hommes en tant qu'espèce humaine pour devenir de plus en plus l'histoire de la survie d'une structure et d'une logique économique et politique étrangère à l'intérêt et aux besoins de l'espèce qui lui a donné naissance.

12. Ainsi, on ne peut pas isoler un conflit homme-nature comme étant à lui seul à l'origine de la crise écologique actuelle. Il devient indispensable d'examiner globalement l'origine et le développement de l'autodomestication de l'espèce humaine comme clef de la compréhension de sa possible émancipation.

La domestication progressive des salariés conduit au renforcement du salariat, tant que celui-ci n'a pas été rejeté comme rapport social humainement impraticable au même titre que l'esclavage. Les dernières révélations spectaculaires des scandales politico-financiers ne sont-elles pas autant de signes révélateurs de la collaboration difficile des dirigeants en vue de l'appropriation privative du monde et des difficultés internes de mise en place de la mafia économique-politique pour assurer un règne sans partage ?

Toujours au niveau spectaculaire, cette société autoproclame son humanisme fondé sur une conception bien particulière de la liberté de l'individu. Liberté individuelle qui entend s'arrêter à celle d'autrui, liberté de possédants conduisant à une égalité de propriétaires et à une fraternité du même nom.

Cette société par sa structure comme dans sa logique n'est pas la mienne. Elle m'a été imposée, elle nous est imposée. C'est pourquoi, je suis conduit à imaginer et à réaliser de nouvelles formes de rapports sociaux sans plus attendre.

L'auto-organisation s'ébauche dans la réappropriation individuelle et collective des moyens de survivre et de vivre. Mon intervention concernant la détermination et l'usage de la flore sauvage s'inscrit comme une contribution individuelle à cette première approche. Cependant, l'auto-organisation ne deviendra effective que lorsque les êtres humains auront conclu à la

nécessité et trouvé les moyens d'éviter tout mécanisme de représentation dans la prise de décision et qu'ils auront mis en place simultanément un système d'informations, de services et de produits susceptibles de court-circuiter l'échange marchand et financier et le prélèvement étatique qui l'accompagne.

Cet objectif économique-politique me paraît pouvoir être atteint, à la double condition que le mode de fonctionnement de la société soit parfaitement maîtrisé et que la volonté de s'en défaire existe en chaque individu. Si certaines situations permettent l'élaboration de cette volonté, cette dernière dépend néanmoins pour l'essentiel de la qualité de l'individu.

Je suis en mesure de fournir les informations que j'ai acquises concernant le fonctionnement pratique de cette société, de la même manière que je puis apporter mon soutien pour réaliser l'appropriation des connaissances minimales nécessaires à l'utilisation de la flore sauvage, cela afin d'accélérer le processus d'auto-organisation.

Tel est le sens de ma démarche et de la marche !

LES RAISONS DE LA PROTECTION DE LA BIODIVERSITÉ

Trois niveaux d'organisation s'imbriquant l'un dans l'autre et correspondant à trois stades successifs de la relation de l'homme avec la nature conduisent à distinguer :

- une biodiversité naturelle,
- une biodiversité domestique,

— une biodiversité génétique.

La biodiversité naturelle concerne l'ensemble des espèces animales et végétales sauvages vivant sur notre planète. Aujourd'hui (1993), environ 1,5 million d'espèces ont été recensées, mais les systématiciens estiment le nombre d'espèces existantes entre 5 et 50 millions. Il importe de préciser que cette biodiversité est plus ou moins importante selon les régions.

Ainsi, selon la carte de la densité en espèces de la végétation du globe établie par E. WULF, les régions à forte densité sont : la région méditerranéenne, les montagnes d'Asie, l'Éthiopie, l'Inde, la Chine, l'Indochine (l'Asie du Sud-Est), le Mexique, l'Amérique centrale, le Brésil et l'Ouest africain.

Cette simple énumération fait apparaître le décalage existant entre richesse floristique et richesse économique. C'est cette biodiversité que menace directement la pollution et les saccages et qui disparaît avant d'être connue. De même que disparaissent les systématiciens capables de faire la détermination des espèces et capables de dire l'usage des plantes médicinales.

Cette biodiversité naturelle est la plus importante puisqu'elle constitue la véritable réserve du vivant, aussi bien en ce qui concerne les usages connus (transmis par les rescapés de l'acculturation marchande) ou potentiels des plantes sauvages, que les usages domestiques ou génétiques.

La biodiversité domestique concerne les variétés d'animaux et de plantes produites par la sélection artificielle de la domestication d'animaux et de plantes sauvages. Ainsi en est-il des multiples variétés de chiens, de chevaux, de pommes ou de raisins, fierté des paysans ou des cultivateurs de chaque terroir.

L'action de la domestication combinée à différents facteurs a eu pour effet de faire disparaître certaines espèces végétales ou animales sauvages à l'origine des plantes et animaux domestiques. C'est le cas, par exemple, du blé et du bœuf sauvages. La sélection artificielle associée à une volonté de productivité financière exclusive (fruits gros et résistants, animaux à production de viande rapide, etc.) conduit à l'élimination de variétés n'obéissant plus aux nouveaux critères.

Afin de ralentir (et de compenser) la dégradation des biodiversité naturelle et domestique, de nombreux pays ont mis en place, à la demande des scientifiques, des conservatoires de variétés animales et végétales. Pour la France, le dispositif légal date de 1988. Cependant l'absence d'usage de ces variétés ne permet plus de savoir si elles conservent ou non leur qualité spécifique liée à leur biotope naturel et social (saveur, parfum, résistance aux maladies, etc.) du fait de leur production et reproduction dans des conditions artificielles.

La biodiversité génétique concerne les hybrides d'animaux et de plantes produits par croisement, implantation génétique ou bouturage dans les laboratoires à partir des variétés animales ou végétales des conservatoires, mais aussi celles des réserves sauvages. La biodiversité génétique est l'expression achevée de la participation des scientifiques aux intérêts des États et des firmes, productrices, au travers de brevets d'invention, de plus-values économiques.

C'est cette biodiversité qui est en fait à l'origine de la protection de la biodiversité naturelle et domestique

comme réservoir de richesses économiques futures. À la biodiversité naturelle correspond l'économie naturelle des tribus nomades prélevant leurs ressources animales ou végétales sur le milieu. La biodiversité domestique est née avec la domestication des animaux et des plantes réalisée au moment des premières sédentarisations de groupes humains à économie familiale (ou domestique).

La naissance de la biodiversité génétique est le signe le plus manifeste de la disparition des paysans dont la réduction quantitative a débuté il y a deux cents ans avec la révolution industrielle et le développement du salariat, mais dont le statut avait résisté jusqu'au milieu du XX^e siècle.

Aujourd'hui, la fourniture par les laboratoires des semences, des engrais et autres « produits d'entretien » fabriqués en usine, les manipulations des taux d'intérêts bancaires et les subventions étatiques, la politique d'accompagnement (comme pour les agonisants) des syndicats agricoles ont réduit les cultivateurs et les éleveurs indépendants au rang de producteurs de matières premières pour l'industrie agro-alimentaire exportatrice.

Soumises depuis cinq mille ans à la pression des villes, sièges du pouvoir séparé des États, les campagnes, malgré le paiement du tribut en nature puis en monnaie (signe du racket), avaient conservé la capacité de se nourrir elles-mêmes. Elles en sont maintenant devenues incapables. Pour assurer la concentration du capital industriel puis financier, il est nécessaire de maintenir les produits alimentaires, part importante du salaire de survie, en sous-évaluation permanente relativement aux autres marchandises, afin d'extraire le maximum de profit du travail salarié industriel.

Certes, la mise aux pas des paysans n'aurait pu se réaliser sans leur participation consentante à la course à la productivité aiguisée par la concentration des terres. Cependant, cette mise sous tutelle n'aurait pas été possible si elle ne s'était accompagnée d'une rupture progressive des consommateurs d'avec les conditions directes et réelles de la production, de la perte organisée par l'Éducation nationale de toutes les connaissances d'économie domestique et agricole, d'un conditionnement des produits marchands et des consommateurs par la propagande publicitaire, d'une habitude dès le plus jeune âge à la nourriture pour animaux domestiques, d'un encadrement bureaucratique de la production alimentaire par une armée de nutritionnistes, d'hygiénistes, de contrôleurs sanitaires, dont les connaissances spécialisées sont insérées dans le moule étroit des intérêts étatico-économiques.

Même les partisans de la critique sociale, convaincus du mythe de la classe ouvrière, levier de la révolution sociale, ont contribué par leur mépris à accélérer la disparition des paysans indépendants. Ces quelques lignes ne permettent pas d'expliquer tous les mécanismes qui ont conduit à la soumission des paysans, de plus amples développements seront nécessaires.

Il faudra prendre le temps d'éclairer le prétendu « choix » des hommes et des femmes qui les auraient amenés à devenir de simples consommateurs de marchandises alimentaires et médicales. Au-delà de la satisfaction affichée et de la confiance proclamée dans la réussite marchande de l'alimentation et de la médecine « moderne », il faut revenir aux plantes sauvages pour se rendre compte des régressions et des dégâts. C'est en goûtant aux produits sauvages que l'on acquiert la certitude qu'il y a quelque chose de pourri dans le royaume de la bouffe marchande.

La critique a besoin de références pour savoir ce nous avons perdu et de retours en arrière pour évaluer les perspectives d'avenir. Le goût des fraises sauvages cueillies dans les bois doit rester dans la bouche et dans les mémoires comme la saveur sucrée de toute libération. C'est en apprenant à identifier, puis à utiliser les plantes sauvages que l'on acquiert la conviction de la possible reconquête du territoire que l'espèce humaine a abandonné au monde de la marchandise, triste comme une fille de joie.

De la plante sauvage à la plante domestique est tracée l'évolution de la relation de l'homme à la nature et à lui-même et le rétrécissement marchand des choix alimentaires (la fausse abondance de la quantité) face à l'immense champ sauvage des possibles.

Comme Diogène, prêt à toute éventualité, riche de son indépendance, je proclame la nécessité de s'ensauvager pour porter la critique de ce monde au cœur de la nécessité vitale.

ÉBAUCHE D'UNE REAPPROPRIATION INDIVIDUELLE ET SOCIALE DU MILIEU NATUREL

Les propositions qui vont suivre s'inscrivent dans une perspective d'auto-organisation mais se limitent au domaine des plantes et des champignons. D'autres ressources issues de la cueillette, de la chasse et de la pêche pourraient s'y intégrer.

Les objectifs

Le principe de base est le suivant : inventorier les possibilités offertes par la flore du territoire ou l'on habite.

Afin de préciser l'intention, disons, par exemple, le territoire compris dans un rayon de cinq mille mètres autour de l'habitation, soit environ huit mille hectares.

Les objectifs poursuivis sont :

1. **Apprendre à reconnaître et à identifier** avec précision toutes les plantes à fleurs (et les fougères) et les champignons.

2. **Acquérir les connaissances anciennes et actuelles** sur les usages :

- alimentaires,
- médicinaux,
- autres.

3. **Établir :**

- une carte botanique du territoire,
- un calendrier de ramassage.

4. **Se procurer les techniques et les outils** permettant la cueillette, la conservation, la transformation et la reproduction des plantes.

5. **Communiquer et échanger** les informations, les graines, les plantes et les produits.

Ces objectifs s'organisent de manière rationnelle. Il faut connaître les plantes avant de les utiliser, afin d'éviter d'éventuelles déconvenues voire des empoisonnements involontaires (comme de confondre la carotte sauvage avec la ciguë). La connaissance des usages ne devient effective que si l'on sait où et quand se procurer les plantes d'où la nécessité de la carte et du calendrier.

Cette connaissance théorique doit être mise à l'épreuve pour corriger les procédés préconisés selon les goûts, les besoins et la nécessité. Les outils et les techniques doivent être redécouverts.

Enfin, la connaissance des plantes n'est vraiment acquise que par l'usage et la consommation. Même sur un territoire limité, les objectifs poursuivis ne sont

pas tous atteints, et le plus difficile est d'entamer le processus. L'abondance de certaines plantes dans certaines régions, leur absence (ou leur rareté) ailleurs invitent à communiquer les informations, et à transmettre les plantes et les produits pour enrichir le territoire que l'on occupe. Néanmoins, chaque plante est adaptée à un milieu défini, sa transplantation ne peut s'effectuer qu'avec précaution en tenant compte de sa capacité potentielle à se développer dans un autre biotope sans nuire à ce dernier.

Les moyens

1. L'identification

Selon Pierre LIEUTHAGUI, la flore française (plantes à fleurs et fougères exclusivement) vient au premier rang pour les pays de l'Europe moyenne. Elle compte environ 4 200 espèces appartenant à 9 000 genres regroupés en 160 familles. Il faut ajouter à cet ensemble environ 3 000 espèces de champignons.

Nous proposons d'utiliser les clefs de répartition fournies par la *Flore complète portative de la France, de la Suisse et de la Belgique*, guide réalisé en 1908 par Gaston BONNIER et Georges DE LAYNES. Aujourd'hui, ce guide ne rend pas compte de la totalité de la flore, certaines espèces n'ont pas été recensées ou ont disparu, d'autres ont été introduites. Parfois, les noms de familles de genres ou d'espèces ont été modifiés pour tenir compte des recherches en génétique ou pour unifier les méthodes de nomination.

Tel quel, ce guide permet la détermination de 3 200 espèces environ réparties en 9 000 genres et 150 familles. Son intérêt réside dans la technique de détermination relativement simple pour un lecteur non averti en botanique. Pour aller plus loin, d'autres flores (COSTE, FOURNIER) sont nécessaires.

En ce qui concerne les champignons, l'ouvrage le plus complet et le plus praticable est l'ouvrage de de

Marcel BON, *Champignons d'Europe occidentale*. Il dispose de clefs d'identification pratiques, une fois dépassée la terminologie assez technique. Pour conserver le bénéfice de la détermination, la constitution d'un herbier, un dessin ou une photo peuvent s'avérer utiles.

2. Les usages

Outre les usages acquis par traditions orales, nous proposerons les ouvrages suivants :

a) Usages alimentaires

François COUPLAN, *L'Encyclopédie des plantes comestibles d'Europe*, 3 volumes disponibles : « Le Régime végétal », « La Cuisine sauvage », « Les Belles Vénéneuses » ; Gaston BONNIER, *La Grande Flore* ; Paul RAMAIN, *Mycogastronomie*.

b) Usage médicinaux

Pierre LIEUTAGHI et Gilles GARCIN, *Les Simples entre nature et société*, 1986, éd. EPI (Études populaires et initiatives), 04300 Mane. Cet ouvrage est le catalogue de l'exposition du même nom.

c) Autres usages

Pierre LIEUTAGHI, *Guide des arbres et des arbustes* ; Gaston BONNIER, *La Grande Flore*.

En ce qui concerne la consommation alimentaire des plantes et des champignons, l'expérimentation personnelle demeure la priorité. Cependant, pour les usages médicinaux, il est souhaitable de constituer des groupes de cueillette. Pour les autres usages (agricole, vétérinaire, etc.), une autre forme de production et de

3. La carte et le calendrier

Pour la carte, il suffit d'utiliser comme point de départ une carte IGN au 1/25 000^e, associée éventuellement à une carte géologique (ou botanique). À partir de cette carte, on indique les zones inutilisables car trop polluées (bords de route, abords de carrières ou d'usines, champs hypertraités, etc.) et les zones inaccessibles (propriétés privées ou publiques).

Sur les zones accessibles et disponibles sur la nature du terrain (calcaire, silice, etc.), on précise la composition du sol (roche, marne, argile, sable), l'exposition au soleil et au vent l'altitude, l'humidité, et l'on note la présence de plantes ou d'arbres indicatifs.

Le calendrier doit être établi en fonction des périodes de ramassage. C'est sans doute les informations les plus difficiles à obtenir. Pour les besoins de l'identification, les périodes de floraison sont indiquées, mais il est assez rare que soient fournies les périodes de fructification, et exceptionnel que soient indiquées les périodes de cueillette des salades ou des racines. Le plus souvent, après avoir reconnu la plante fleurie et situé son implantation, il faudra noter la période de ramassage. Ainsi, par exemple, le coquelicot, très facile à déterminer à l'état de fleur et beaucoup plus difficile à déterminer à l'état de salade.

4. Les outils et les techniques

La cuisine sauvage, hormis certaines préparations spécifiques, ne nécessite pas de connaissances et d'outils particuliers. Il est nécessaire dans la majorité des cas de réduire la quantité de produits sauvages dans la mesure où ils sont beaucoup plus forts et nutritifs que les produits domestiques équivalents.

Pour les usages médicinaux, le chapitre 18 des *Simples entre nature et société* concerne la préparation de remèdes simples indiqués dans l'ouvrage et fournit les modes d'emploi les plus courants.

Les autres usages, exigeant des connaissances spécifiques et une production élargie, nécessitent une socialisation nouvelle des outils, des techniques et des produits. Socialisation qui devra tenir compte des raisons pour lesquelles les paysans indépendants ont disparu.

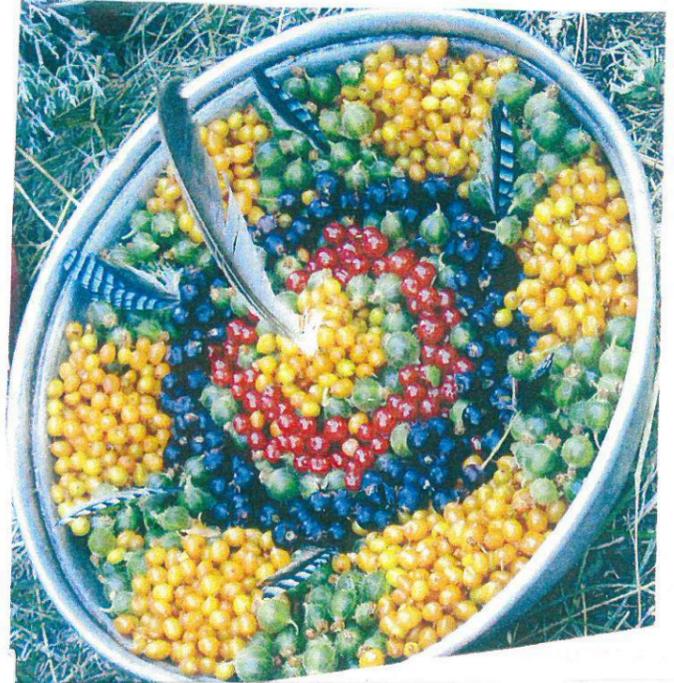
5. Produire, communiquer, consommer

Après la carte et le calendrier, la fiche technique, propre à chaque espèce, rassemblant toute les informations dont nous venons de parler, constitue l'unité de base de cette nouvelle connaissance.

La fiche technique comprend :

au recto, les éléments de détermination, les époques de floraison, de fructification, de cueillette ; au verso, les usages, les méthodes de reproduction.

Il faut commencer à produire pour soi, les siens et les amis, mais il devient nécessaire d'élargir les possibilités.



N°	Noms latins Famille Genre Espèce	Noms français Occitan	Répartition géographique
Références	1. Détermination (caractéristiques)		Lieu de découverte Date de découverte Odeur
	2. Habitat - Biotope		
	3. Époques de floraisons	de fructification	de cueillette
	4. Principes actifs		
	5. Origine		
	6. Historique, particularités		
	7. Usages alimentaires		
	8. Usages médicinaux		
	9. Autres usages		
	10. Méthodes reproduction		